

Monologue musical - CRITIQUE

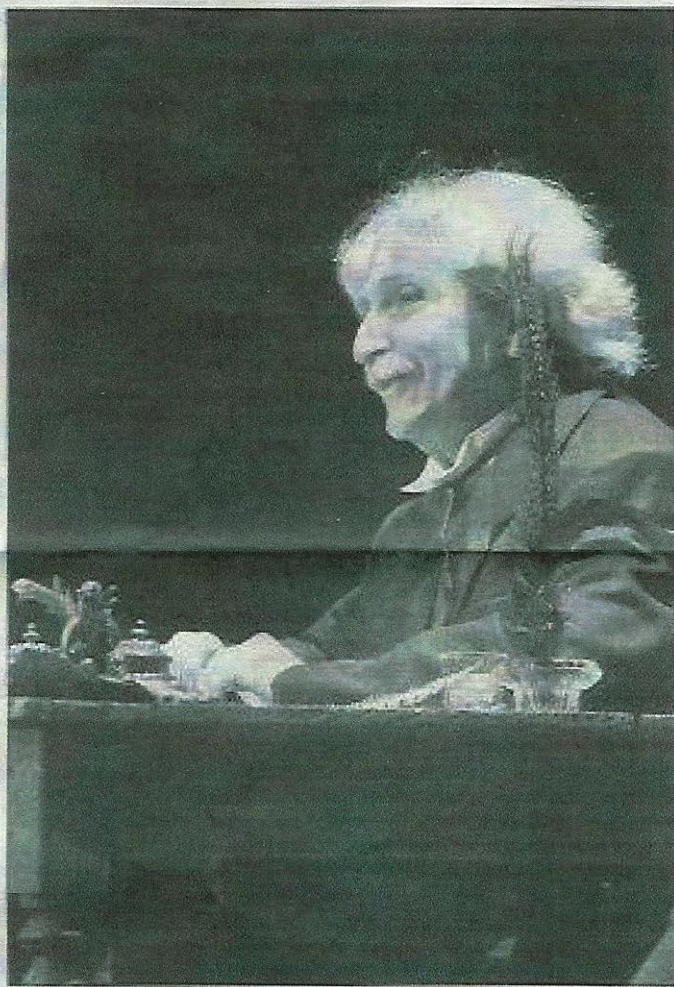
Propritchchine, un peu moins seul

► Poignante réalisation du "Journal d'un Fou" de Gogol.

► Entouré de Jean Jadin et de Claire Goldfarb, Guy Cohen signe un sensationnel come back.

C l'usage production des "Lézards Cyniques" est une création à part entière, notamment pour la part exclusive qu'y occupe la musique : opéras baroques de chambre, Brel, Brassens, Barbara, le Rossignol (inspiré du conte d'Andersen), à tous les coups, la découverte est au rendez-vous. Dernière production en date : "Le Journal d'un Fou" de Nicolas Gogol, "monologue musical" dont Jean Jadin signe la musique et Gabriel Alloing, directeur de la compagnie, la mise en scène, un "mélodrame" à la manière savante de ceux du XVIII^e siècle, où le texte parlé et la musique ne forment qu'un.

Ils sont trois sur scène : à droite, le comédien Guy Cohen, artiste prodigieux et inclassable, abordant pour la troisième fois (en 30 ans...) le rôle d'Auxence Ivanovitch Propritchchine, petit fonctionnaire subalterne confronté à l'absurdité de l'administration pétersbourgeoise de 1836 (année où Gogol écrivit la nouvelle), éperdu d'amour pour la fille de son directeur et glissant imperceptiblement dans le délire ; à gauche, au clavier, Jean Jadin, pianiste, compositeur et improvisateur totalement inspiré ;



► Guy Cohen incarne pour la troisième fois en 30 ans le rôle de Propritchchine.

au centre, en haut, apparition sporadique de la femme - l'ange tutélaire, la jeune-fille aimée, la mère -, Claire Goldfarb, mêlant le chant de son violoncelle à la lu-

mière de sa propre voix. Un trio en osmose qui emmènera doucement le spectateur dans le monde intérieur du héros. Parce que, de la façon dont Guy Cohen incarne

cet homme frappé, pourrait-on dire, d'innocence, aspirant à la reconnaissance, à l'amour, au savoir, à la culture - "la bibliothèque de mon directeur est pleine de beaux livres, et la plupart en allemand !" -, mais plongé dans l'habituel brouillard de l'existence, c'est bien de la destinée humaine qu'il s'agit. La folie n'étant ici que l'exagération - poétique plutôt que clinique, sinon, on n'en parlerait plus - d'un monde intérieur familial.

Happé par la pertinence et la drôlerie des observations de Propritchchine, on n'hésite donc pas à le suivre dans son dédale intérieur, à éprouver avec lui l'éblouissement de sa rencontre avec la fille de son directeur (musique diaprée, lumineuse), à résister avec lui à la bêtise de son milieu, à penser que, peut-être, les chiens s'écrivent et que, dans cette vaste Russie, une erreur administrative a pu empêcher la révélation de sa royale identité... La tristesse de la suite, la solitude du petit homme, les violences subies, sa douleur, et, toujours, sa candeur, seraient insoutenables si les musiciens n'étaient à ses côtés, fraternels, magnifiant son appel obstiné au bonheur, jusqu'à l'invocation à sa mère et son abandon au chaos, ouvrant les cœurs.

Dernière représentation ce soir, avant, on l'espère, une tournée!

Martine D. Mergéay

► Bruxelles, Théâtre Molière, 31, Galerie de la Porte de Namur à Ixelles, le samedi 7 février à 20h30, de 10 à 13€. Info: 010 23 74 14 ou info@journaldunfou.be